

Chaque jour au matin

Nouvelles

Tous les jours au matin, baigne ton visage

Tout ce qui est dit, même dans les songes, engendre le soupçon d'une vérité.

(Y. KELLER)

Médicalement, Aaron ne souffrait d'aucune maladie, ne présentait pas de symptômes cliniques. Le Docteur Hélias, qui l'avait déjà examiné un mois auparavant et plusieurs fois l'année précédente, sans pouvoir établir de diagnostic, le raccompagna à la porte du dispensaire avec un bon sourire : vous êtes aussi solide qu'un chêne.

Comme après chacun des examens qu'il avait subis, le verdict rassurant lui procura un semblant de réconfort. Mais déjà en approchant de chez lui, il sentit monter de nouveau ce malaise qu'il ne pouvait pas mieux décrire que par des mots tels que : dislocation, maelström, ou d'autres encore plus incongrus que les médecins n'entendaient guère. Il répétait les mêmes périphrases piteuses, vaines tentatives pour exprimer ce qui ne figurait dans aucune nomenclature. Impossible de faire comprendre cette obscure détresse de son for intérieur : ressentir un corps qui n'est pas en ordre, comme si les organes étaient disjoints, et en même temps son esprit se déréglaît parfois, si bien que durant de brefs instants la moindre pensée devenait impensable. Ce mal habitait son organisme depuis toujours. La plupart des praticiens ne cachaient pas leur scepticisme : si ce n'est pas observable, c'est dans votre psychisme. Mais dans ce domaine aussi les spécialistes restaient incapables d'un diagnostic clair.

Moi : sain ou malade, ils ne savent pas. Or je suis miné par ce que je ressens, un dérangement, une tare, n'être jamais en repos... L'ignorance règne, sinon la réponse se lirait en quelques mots, ou en un pourcentage trop fort ou trop faible dans leurs analyses. Peut-on chiffrer, ou déchiffrer, l'inconnu ?

Des malades sans maladie, il y en avait d'autres. Il avait croisé des êtres comme lui perturbés, boiteux de l'âme, et aussi quelques vrais déments, certains mutiques, le regard halluciné, d'autres qui prophétisaient, soliloquaient dans des envolées spirituelles inintelligibles – et que pourtant on

découvrirait peut-être un jour bien moins fous que l'univers autour d'eux. Qui sait si ceux-là n'avaient pas reçu en offrande secrète un esprit infiniment plus lucide et pénétrant que l'ordinaire, mais qui en fin de compte les reléguait à cette tragique nature d'exilés, étrangers aux yeux de tous et d'eux-mêmes ? Aaron sentait bien que son cas était différent ; lui n'avait rien d'exceptionnel à proclamer, aucune lumière à répandre sur les autres. La médecine avait beau darder ses rayons X, analyser son sang, sonder ses nerfs et scruter son corps, le peser, le triturer, ce mal-être demeurait insaisissable.

— Le docteur dit que je n'ai pas de maladie, aucune qui porte un nom, en tous cas, dit-il en souriant à son fils Benjamin lorsqu'il rentra chez lui.

Ils habitaient au centre de la vieille ville, dans un bâtiment décrépît dont nul ne revendiquait la possession. Bizarre opportunité, due à quelque coïncidence de circonstances : carence des services cadastraux, décès du propriétaire, éloignement des héritiers. Peu importait pour les occupants qui avaient trouvé là un logis : une poussée sur les portes vermoulues, un carton fixé dessus, où l'on inscrivait son nom, voilà qui suffisait comme titre d'occupation. Il avait même été possible de remettre en service les lignes téléphoniques, moyennant le paiement de la taxe. Un vieil homme solitaire et studieux vivait au premier étage, juste au-dessous de l'appartement d'Aaron. Un militaire en rupture d'armée, sans solde ni travail, avait trouvé refuge au rez-de-chaussée. Il végétait, portant encore son uniforme, comme prisonnier d'un passé obstiné. Une pauvre femme s'abritait dans la cave, effectuant des travaux de couture à la lumière d'un soupirail.

Benjamin, pelotonné dans un fauteuil auquel manquait un accoudoir, un livre ouvert entre ses mains, dévisagea un moment son père avec cette fixité exagérée que les gamins ont parfois dans le regard – s'enfuient-ils alors brièvement au-dedans d'eux-mêmes, tandis qu'on croit qu'ils nous observent ou nous jugent ? Il ouvrit la bouche tandis que se formaient des mots, pas encore prêts à être dits ; puis, après quelques secondes, il osa une question :

— Mais tu vas guérir ?

Sa logique d'enfant de huit ans ne s'arrêtait pas au nom qu'un docteur aurait trouvé pour la maladie de son père : celui-ci n'allait pas bien, il fallait donc qu'il fût soigné.

— Je ne suis pas malade... Nous irons au Muséum cet après-midi, répliqua Aaron empruntant une bifurcation de la pensée pour distraire son fils d'un souci inutile.

Benjamin, que Sarah a conçu de moi... En tous cas je le crois, je n'ai jamais douté d'elle. Qui donc ferait analyser le sang de son propre enfant, après avoir bercé ses pleurs, l'avoir nourri, soigné, lui avoir enseigné ses premiers mots ?

Nous n'étions pas encore vraiment un couple. Elle est partie trop tôt, quelques mois après la naissance, un adieu bref, inexpliqué, sans révéler ni vérité ni mensonge. Qu'importe, je la respecte trop pour douter. De plus je n'ai pas d'argent pour assouvir une vanité, mieux vaut payer le trimestre de l'école. Durant cette année radiieuse avec elle, le mal semblait régresser et parfois même je l'oubliais.

Se penchant par la fenêtre, il vit dans la cour la femme du sous-sol qui fumait une cigarette. Il lui dit bonjour en souriant. Comme souvent, elle ne répondit pas. Toujours cette distance avec les gens qu'il côtoyait. On le voyait, certes, mais on le considérait peu et rares étaient ceux qui lui adressaient la parole sans y être contraints par les circonstances.

Ainsi vivait-il, sans doute un passant banal pour tous ces indifférents qui le croisaient, mais étrangement inconnu de lui-même, perplexe et inquiet. D'ailleurs, se disait-il, la société toute entière n'était-elle pas détraquée par le poids de l'inquiétude ?

On nous entretient d'affaires militaires dont l'importance et les conséquences sont impossibles à comprendre ; nous ne sommes pas en guerre, mais chacun voit ces soldats qui embarquent en nombre, ces engins blindés et ces avions. Cela se passe dans des contrées lointaines, on nous en dit le nom : régions ignorées, peuplées d'étrangers qui ressemblent aux plus pauvres de chez nous. Ici, alentour, aucun danger n'apparaît cependant. Est-ce mon propre trouble qui m'inspire ce sentiment d'anxiété et de menace ?

Au début de l'année, le gouvernement avait inauguré le Muséum du Savoir et des Mythologies, présenté comme l'emblème de sa politique culturelle. Il occupait une belle bâtisse ancienne qui avait autrefois abrité les Archives nationales et les bureaux de l'état-civil. Cette institution devait mettre en lumière trois domaines de connaissance : le rez-de-chaussée était consacré à l'Histoire, le premier étage aux mythes et légendes, la Science ayant pris place au dernier niveau.

Pourquoi avait-on réuni ces sujets disparates, nul n'avait cherché à le comprendre ; on aurait aussi bien pu y ajouter la philosophie ou la danse. La population s'était depuis longtemps habituée, au fil des changements de gouvernement, à ne se préoccuper que de ce qui influait directement sur sa vie quotidienne, par exemple les salaires et pensions, ou la ponctualité des trains.

Cela étant, le musée était très fréquenté, motif pour lequel Aaron n'y allait jamais, car il détestait la foule, hâtive et bruyante. Mais il ressentait tout de même l'envie de visiter ces salles d'expositions qu'il savait richement fournies en objets et documents rarement rassemblés en un même lieu.

Faire comprendre à l'enfant les réalités de notre monde, lui apprendre à raisonner, lui expliquer les coutumes de la société, et lui montrer comment l'autre est semblable et différent à la fois. Contre les vents mauvais et la marée qui monte, ce n'est pas tâche facile. D'autant que Benjamin est tendre et impressionnable ; il se pose des questions profondes pour son âge : d'où vient chacun de nous, non pas le corps, pour lui une simple machine, mais comme il dit : « ce que je suis moi, dedans » ? Voilà qui le rend perplexe. Je ne me sens pas toujours à sa hauteur. Puisque je balbutie et hésite sur ma propre personne, mon organisme en désordre, ignorant de moi-même, quelle prétention de vouloir enseigner !

Le Muséum était à quelques minutes de marche. Impatient de commencer la visite, Benjamin tirait de temps à autre son père par la main. Alors qu'ils approchaient de l'entrée, une jeune femme aux cheveux couleur de paille coupés court s'avança vers eux, se plaçant en travers du chemin. Elle portait une tenue ordinaire, robe grise et sac noir en bandoulière, mais son visage était crispé, et son regard étrangement fixe, sourcils froncés ; elle se mit à apostropher Aaron en un phrasé hoquetant, haché :

— Tout le monde doit avoir un acte authentique... nominatif, père et mère, et vous... vous devez être enregistré... daté et nominatif...

Sa voix montait sur certains mots, ses bras esquissaient des gestes imprécis. Elle ne paraissait pas à proprement parler menaçante, plutôt angoissée, ou oppressée par quelque chose. Aaron était pris de court par ce discours décousu ; il se tint immobile, sans répondre afin d'éviter de la provoquer. Elle se resta muette un instant, puis un fonctionnaire du Muséum approcha, lui fit signe

de reculer, avec demi-sourire entendu à l'attention d'Aaron. Lentement, semblant surveiller un adversaire, l'étrange femme s'éloigna enfin à reculons, tenant son sac contre elle, et disparut dans le flux des passants.

Benjamin garda serrée la main de son père durant la scène, mais ne semblait pas impressionné, plutôt curieux. Quelques badauds qui s'étaient arrêtés un instant, reprirent leur chemin.

— Ce n'est rien, dit Aaron, elle a trop bu sans doute, ou alors elle s'est trompée de personne. N'aie pas peur, et allons voir quelles découvertes nous ferons à l'intérieur.

Il ne put pourtant empêcher son esprit de répercuter l'apostrophe que la femme avait lancée, et il sentit que les battements de son cœur s'étaient accélérés, comme face à un péril inconnu.

*

Benjamin se montra peu enthousiaste devant les vitrines consacrées à l'Histoire, peut-être en raison de l'accumulation de dates et de personnages inconnus de lui. Il resta un instant, yeux écarquillés à admirer des armures en acier enluminées d'or et les peintures représentant des batailles. Aaron le fit monter dans les salles dédiées aux mythes et légendes. On y évoquait de nombreux sujets, à commencer par les plus anciennes croyances engendrées par l'ignorance, et qui soumièrent les hommes à des castes de prêtres et sorciers en tout genre. Était présentée aussi la multitude de dieux, déesses et héros légendaires de l'antiquité grecque et romaine, et de l'Orient. Une vitrine, sous le titre « Vie des premiers habitants des Amériques », dépeignait en courts paragraphes illustrés la culture de ceux qu'on appela à tort Indiens. Benjamin posa des questions sur la planche qui expliquait l'attachement de ces peuples à la terre nourricière et aux éléments naturels, considérés comme des membres de la famille des vivants, laquelle incluait hommes, animaux sauvages et phénomènes tels que le vent ou la pluie.

— Ce sont, dit Aaron, des explications qui ne sont peut-être pas scientifiques, mais tout de même bien intéressantes, ne trouves-tu pas ?

— Si les bêtes sont de leur famille, comment font-ils pour vivre avec les tigres et les ours ?

— Ces croyances sont anciennes, commença Aaron. Puis il se reprit : en fait, certains peuples des Amériques et d’Afrique pensent encore ainsi aujourd’hui. Cela t’étonne, mais vois-tu, ils sont intelligents : ils se défendent bien sûr si un loup les attaque par exemple. Ils prélèvent les animaux dont ils ont besoin pour vivre, mais rien de plus. Ils ne tueront aucune bête par plaisir. Leur vie dépend entièrement de la terre, donc ils la considèrent comme aussi importante qu’eux-mêmes.

Il n’était pas sûr de se faire bien comprendre.

— Pourquoi tout le monde ne fait pas comme eux ? demanda encore Benjamin.

— Chaque pays a des lois et des habitudes différentes. Mais tu as raison, nous pourrions changer notre manière de vivre. Tu sais, c’est parce que je pense un peu de la même façon que nous mangeons rarement de la viande, plutôt des légumes, des œufs, du fromage.

Tout en parlant, Aaron sentit à ce moment ses forces faiblir, comme si une hypoglycémie soudaine faisait chuter sa tension artérielle. Pris d’un vertige, avisant la chaise d’un gardien, il s’y laissa tomber. Son front et sa nuque devenus moites, il sortit de sa poche un mouchoir roulé en boule. Benjamin ne s’en aperçut pas, absorbé qu’il était par la vision d’un totem bariolé exposé dans une vitrine. Une employée portant une casquette s’approcha et offrit son aide.

— Ça va, dit Aaron, j’ai eu un étourdissement.

Angoisses inexplicables, simultanément à des pensées absurdes et noires qui affluent, comme celle de n’être plus qu’un mélange de sensations confuses et d’organes courbatus. Ces absences dans mon cerveau, cette peur viscérale de n’être qu’une enveloppe vide. Personne ne ressent cela. On me considère pour le malade que je suis. Ou bien le fou – le fou, oui. Mais je ne suis pas fou.

Pendant ce temps, Benjamin était passé sans se retourner à une autre section, celle des « Créatures fantastiques, magiques ou imaginaires ». Elles étaient décrites en langage simple et illustrées de dessins réalistes. A côté du Dragon aux ailes de couleurs rouge et or, dans le style

chinois ancien, étaient figurés la Bête des Abysses, effrayante avec ses six nageoires griffues, et un Golem au front tatoué de symboles et de mots illisibles. On voyait aussi un cyber-guerrier humanoïde dont la tête était étrangement enfoncée dans les épaules. Un peu plus loin, on reconnaissait un Centaure, avec son torse d'homme greffé à un corps de taureau.

Benjamin se retourna vers son père, qui avait repris contenance et s'efforça de lui sourire.

— Papa, y a-t-il de ces créatures qui existent ?

Aaron réfléchit. Il ne voulait pas mentir, mais son fils avait cet âge où l'on a encore besoin de rêver à de fabuleux univers utopiques, qu'on peut imaginer découvrir un jour quelque part.

— Eh bien, Benjamin, cela se pourrait... pour certaines, par exemple sur des planètes lointaines, ou alors dans un laboratoire ultrasecret, comme ce cyber-homme que je vois là. Qui sait s'il ne va pas sortir d'un atelier futuriste...

— Futuriste ? l'interrompit l'enfant.

— Cela veut dire... une chose futuriste est une chose d'une époque qui n'existe pas encore.

— Et passéiste, c'est une chose du passé ?

Aaron s'émerveilla du regard bleu clair de son fils, naïf et perspicace à la fois, curieux de tout ; mais où donc avait-il appris ce mot ?

— Oui, mais on le dit plutôt des gens ; quand on est passéiste, on s'attache trop au passé.

— Et le Golem, il est mort ou il existe encore ?

— C'est une légende, mais vivace, il y a des gens qui y croient toujours. Il y aurait eu plusieurs golems, car d'après une très vieille tradition secrète, on peut les fabriquer à partir de glaise, qui doit être pétrie en forme d'homme ou de femme.

— Et après il devient vraiment vivant ?

— On affirme en effet que certaines paroles inscrites sur son front ou glissées dans sa bouche, des mots d'une grande puissance morale, lui donnent son âme et sa force. C'est peut-être le plus

beau récit légendaire, il nous rappelle que l'homme est tout ensemble matière et esprit réunis. En principe le Golem est immortel, ajouta Aaron malicieusement. Donc s'il a existé, il existe toujours.

— Ah...

Benjamin pensait intensément, le front plissé. Silencieux, il se tourna de nouveau vers la vitrine.

— Mais le Dragon, ce n'est pas le vrai, dit-il enfin avec conviction.

— Ah, mais il y a toutes sortes de dragons, petits et grands. Ceux qu'on combat et aussi ceux qu'on peut apprivoiser... Bien sûr, ce sont des créatures inventées, mais c'est intéressant de les imaginer, et de raconter leur histoire, tu ne crois pas ?

L'étage des sciences leur offrit des sujets plus rationnels : biologie, géologie, astronomie, les présentations s'enchaînaient au grand plaisir de Benjamin, qui se passionnait pour ces disciplines. Il réussissait mieux en classe dans les matières telles que le calcul ou l'étude de la nature qu'en langues ou en récitation.

Les expériences de physique, force centrifuge, allumage d'une ampoule grâce à une dynamo à main, lui plurent énormément. Aaron se reprocha de ne pas l'avoir emmené plus tôt faire cette visite.

Une fois adulte, combien de moi portera-t-il en lui ? Je lui ai appris à lire, à écrire, avant même l'école, qu'il a commencé à fréquenter tardivement... Sa pensée plongera-t-elle irrévocablement ses racines dans la mienne propre, ou s'envolera-t-elle au loin, indépendante et illimitée ? Les gènes sont peu de chose, m'a expliqué le Docteur Hélias : ils déterminent la couleur de vos yeux et de votre peau, ils portent les dons naturels qui vous viennent en cadeau, talent pour la musique ou les mathématiques, et aussi des vulnérabilités possibles aux maladies. Mais leur influence s'estompe bientôt devant l'immensité du monde qu'on découvre, les expériences vécues, et l'interaction avec tout le genre humain, ce qui nous fait devenir qui nous sommes.

Benjamin me considère souvent avec une étrange perplexité, comme s'il observait un abîme. Sarah avait aussi parfois ce même regard pénétrant, que je n'ai jamais su interpréter.

Au moment de sortir du Muséum, ils croisèrent le gardien qui s'était interposé lors de l'incident survenu à l'entrée. Reconnaisant Aaron, l'homme lui adressa spontanément la parole :

— Vous savez, Monsieur, elle n'est pas méchante, cette dame, c'est une ancienne employée de l'état-civil qui a hélas perdu son travail quand le Muséum a été créé. Elle demeure dans le quartier, c'est une personne... un peu perturbée. Mais, ajouta-t-il, tous ceux qui ont été congédiés touchent une petite pension, le *pretium doloris* si vous voulez.

Il semblait soucieux d'effacer la mauvaise impression qu'Aaron aurait pu ressentir. Celui-ci, par politesse, crut bon de s'intéresser au sujet :

— Alors pour laisser place au musée, les bureaux de l'état-civil ont été déplacés ?

L'homme ôta sa casquette, et s'empressa de fournir des informations.

— Ah oui, ce problème... Voyez-vous, l'état-civil et les Archives nationales dépendaient du ministère de l'Intérieur, et auparavant des Offices du roi... Une fonction essentielle, vous comprenez, chaque vie y est consignée. Mais d'un coup, *ex abrupto* tout est passé aux Affaires culturelles ! Ce n'est plus pareil.

Il sembla hésiter à poursuivre. Aaron l'encouragea involontairement.

— Plus pareil, mais la procédure est la même : on enregistre les naissances...

— Bien sûr, bien sûr, Monsieur ; mais *ipso facto* la priorité a changé. Les archives, l'état-civil, tout est désormais... – il chercha ses mots – ... mélangé avec des objets, des tableaux. Alors qu'a *contrario* un acte de naissance, de décès, est une chose officielle comme la monnaie ou la loi.

Aaron trouva l'idée un peu embrouillée ; il n'avait d'ailleurs pas beaucoup de curiosité pour le sujet. Il remercia le gardien pour ses explications et le salua.

Ils se retrouvèrent dehors, sous un ciel gris. Benjamin semblait plongé dans ses pensées. Se tournant soudain vers son père, il demanda :

— La dame qui est venue vers nous devant le Muséum, tu crois que c'est une cyber-humaine ?